

LES Pionniers Français DANS LA Vallée du Mississipi

La Revue bi-mensuelle de l'Athénée... L'œuvre de ce genre est de nature à intéresser les esprits curieux et à leur offrir un aperçu de la vie intellectuelle de la Nouvelle-Orléans.

"Je te dois et te garde à jamais, ô patrie, l'amour filial, un culte de latrie. Et tu seras toujours, après celle des cieux, la plus douce à mon cœur, la plus belle à mes yeux."

Messieurs de l'Athénée :

Dès mes plus jeunes années, chère patrie, l'admiration de votre renommée, l'attrait de votre gloire, ont été pour moi une source de joie et de consolation. Je me suis efforcé de mériter votre confiance et de vous rendre digne de votre amour.

En touchant à ce passé de la Louisiane, à sa première vie, de laquelle nous est venue celle qui nous anime, en évoquant cette époque où la chevalerie et l'héroïsme étaient le partage de tous, j'éprouve une émotion précieuse, j'ai la sensation que je vais remonter de vieilles cendres, toucher à d'anciennes reliques, m'approprier un legs précieux, le patrimoine de nos pères, le patrimoine de nos aïeux.

Il n'existe pas dans l'histoire, de page plus romanesque et plus émouvante que celle qui nous fait la relation des sacrifices, des travaux et des souffrances de ces nobles pionniers, qui, au mépris de dangers et de privations, les premiers s'aventurèrent dans nos majestueuses solitudes, pénétrèrent les épaisses forêts qui avoisinaient les mers intérieures de notre continent, pour y porter avec la "fièvre de lys des Bourbon", et l'emblème de notre sainte, la civilisation et la foi.

La Nouvelle France, enfant des Sulpiciens, des Jésuites et des Récollets, avait grandi : elle n'était plus une mission, elle s'était développée en une colonie. La puissance seigneuriale de ces religieux diminuait avec l'immigration, alors que le pouvoir civil gagnait en force. Samuel Champlain avait dirigé avec tant d'habileté et de sagesse les affaires des premiers explorateurs, que les colonies s'étaient multi-

pliées. Tout à la fois sincère, prudent et généreux, il avait su concilier l'affection des Indiens et les gâner à jamais à l'influence civilisatrice de la France.

Ce sont ces derniers qui signalèrent aux premiers colons, avec lesquels ils trafiquaient, l'existence, à l'intérieur des terres, d'un fleuve immense se dirigeant vers le sud, auquel, disaient-ils, l'on pouvait parvenir par les rivières voisines des grands lacs.

Cette voie était bien connue des Jésuites, des origines de leur séjour au Canada. L'un d'eux, le Père Marquette, restera à jamais célèbre parmi les pionniers de la vallée du Mississipi. Doué d'une nature douce et sensible, la noblesse de son âme s'inspirait d'une grande ferveur religieuse. Découvrir de nouveaux royaumes pour les offrir à Dieu, était sa principale aspiration.

C'est ce trait distinctif de son caractère qui le fit assigner par ses supérieurs, aux missions du Canada. Son aptitude comme linguiste était remarquable, et lui fut d'un inappréciable secours avec les Indiens. Homme d'actions, aussi bien que de désirs, nous le retrouvons bientôt, du Canada, établi sur les bords des grands lacs, dont la France avait déjà la possession. Leur solennelle majesté s'allait à la grandeur de son œuvre ; il s'y livra avec amour, évangélisant les tribus indiennes. Il parvint à leur inspirer de la confiance et à les adoucir à la révélation de la loi du Christ, ouvrant ainsi la voie à de futures missions.

Au moment où, dans cette région des lacs, le Père Marquette se livrait à sa piété religieuse, un jeune Normand, au caractère plein d'ambition et de détermination, arrivait à la Nouvelle France. Robert Cavalier de La Salle, le plus courageux et le plus illustre des pionniers dans la vallée du Mississipi, était né à Rouen d'une famille bourgeoise, qui, depuis longtemps cependant, "vivait noblement." Il fit ses études en cette ville où l'enseignement de cette ville au collège des Jésuites, et l'histoire nous apprend que ce futur explorateur fit même partie de cet ordre, mais que, reconnaissant son erreur dans le choix qu'il avait fait de cet état de vie religieuse, il obtint d'être relevé de ses vœux monastiques. Il n'avait alors que vingt-trois ans, était de haute taille et d'une grande force physique ; sous un extérieur assez froid, il cachait une grande ambition, un désir de s'illustrer, qui s'élevait au-dessus de toute passion vulgaire. Ses grandes connaissances dans les arts et dans les sciences le rendaient propre à bien des actions de renom, et une application constante et infatigable au travail avait raison des obstacles qui arrêtaient ses desseins ambitieux.

Ce fut en 1667 que le vaisseau qui le portait partit de Montréal. L'arrivée de nouveaux colons, et numériquement faible qu'elle fut, était toujours pour les exilés volontaires du Canada, un événement de première importance. Le regard de La Salle était brillant d'espérance, lorsqu'il mit le pied sur ce terrain du Nouveau Monde, il respira enfin dans ces espaces infinis, qui se présentaient à l'esprit de son âme. En peu de temps, il obtint des Sulpiciens la concession gratuite d'un domaine, auquel il donna le nom de "La Chine." La Seigneurie féodale des forêts qui l'environnaient, commandant d'une

garnison recrutée et payée par lui, il régna en autocrate, travaillant à ses plans d'exploration, les mûrissant, se familiarisant avec la langue des Indiens, écoutant leurs étonnantes et séduisantes relations de la "Grande Rivière" qui menait à la mer, de la douceur du climat de la région où elle coulait et de la fertilité de celle-ci. En être le premier explorateur était, pour lui, marcher à la renommée et à la fortune.

Il se rendit donc à Québec pour exposer son projet et son projet au gouverneur de la Nouvelle France, Monsieur Carondelet. Le gouverneur donna son consentement à l'accomplissement de son projet, mais il ne lui remit aucun argent pour l'assister à cet effet. La Salle, sans hésiter, vendit son domaine seigneurial, et avec ce qu'il en retira, il se procura des canots et solda des hommes pour l'accomplir. Découvrir de nouveaux royaumes pour les offrir à Dieu, était sa principale aspiration. C'est ce trait distinctif de son caractère qui le fit assigner par ses supérieurs, aux missions du Canada.

Son aptitude comme linguiste était remarquable, et lui fut d'un inappréciable secours avec les Indiens. Homme d'actions, aussi bien que de désirs, nous le retrouvons bientôt, du Canada, établi sur les bords des grands lacs, dont la France avait déjà la possession. Leur solennelle majesté s'allait à la grandeur de son œuvre ; il s'y livra avec amour, évangélisant les tribus indiennes. Il parvint à leur inspirer de la confiance et à les adoucir à la révélation de la loi du Christ, ouvrant ainsi la voie à de futures missions.

Les privations et les fatigues auxquelles ils avaient été astreints, la conscience des dangers qu'ils avaient encourus, les avaient brisés. Seule, leur indomptable volonté avait en raison de toutes les situations périlleuses de la route, et une étape était devenue nécessaire. Bien tôt cependant, ils poursuivirent leur exploration, luttant contre les frimas et les glaces d'une saison rigoureuse, jusqu'à ce qu'enfin, ils se trouvèrent dans la vallée de la rivière Ohio, qu'ils laissèrent pour les verdoyantes plaines de celle des Illinois.

A ce point dans son entreprise, La Salle comprit qu'avec si peu d'hommes et si peu de ressources, il n'atteindrait jamais le but principal de son expédition. Il n'avait pas, il est vrai, découvert de nouveau le Mississipi après De Soto, mais il avait ouvert la voie de deux belles rivières—l'Ohio et l'Indiana—au grand continent de l'ouest. Heureux du résultat de cette première expédition, il résolut de retourner à la Nouvelle France, pour exposer devant le gouverneur et son intendante, non plus des croyances et des espérances incertaines, mais des renseignements déterminés. Ses rêves ambitieux ne venaient pas en cela leur fin ; au contraire, ils se ravivaient avec son expérience. Son premier voyage d'exploration avait duré deux ans.

Pendant ce laps de temps, de grands changements s'étaient effectués au Canada : un nouveau gouverneur avait remplacé Carondelet, rappelé en France. Louis de Baudre, comte de Frontenac, établit, en peu de temps, sa puissance et son influence sur la jeune colonie. Une vive intelligence, un esprit à ressources, un tact diplomatique qu'il avait acquis à la cour de Louis XIV, une grande fermeté de caractère—toutes choses qui étaient son partage—mirent fin aux vieilles dissensions qui existaient dans la Nouvelle France, et lui firent de véritables amis des Indiens aussi bien que des colons.

taient dans la Nouvelle France, et lui firent de véritables amis des Indiens aussi bien que des colons.

Talou, l'intendant de la Nouvelle France, le mit bien vite au courant de cette question de la découverte du Mississipi, l'invitant à s'engager lui-même dans des entreprises d'explorations, et lui suggérant le choix de Louis Joliet comme l'homme le plus propre à en assurer le succès. Le gouverneur accepta le double avis et chargea Talou d'organiser lui-même l'expédition, qui devait mener la nouvelle découverte et l'exploration de cette rivière mystérieuse, objet de tant d'efforts. Talou choisit donc Louis Joliet qui, en effet, avait toutes les qualités requises pour mener à bonne fin la mission qui lui serait confiée. Il était natif du Canada, et il connaissait les dialectes aussi bien que les camps des Indiens. Grand coureur de bois, il en avait appris les détours et les traheçons. Il accepta donc l'honneur qui lui était fait, engagea cinq Français, hommes résolus comme lui à tout braver et à tout souffrir pour une œuvre qui devait être immortalisée.

Avec son esprit pénétrant et exercé, le gouverneur Frontenac comprit immédiatement de quel service pouvait lui être, en cette circonstance, le concours des Jésuites, dont les missions s'étendaient au Labrador au Ouïsson. Il s'adressa donc au Père Dablon, le supérieur général de l'ordre, lui demandant un compagnon pour Joliet. Le Père Dablon répondit favorablement à la demande du comte de Frontenac, et remit à la discrétion du prudent coureur de bois ses instructions au Père Marquette, autorisant celui-ci à accompagner Louis Joliet, dans ses explorations des régions inconnues et mystérieuses du sud-ouest.

Louis Joliet partit donc avec sa petite compagnie, et après avoir bravé bien des dangers, après avoir vaincu bien des obstacles, il rencontra le zélé missionnaire au détroit de Mackinac, et lui remit le message sacré qui devait le unir dans l'histoire, et les faire parvenir jusqu'à nous, inséparables. Les préparatifs de voyage furent promptement et soigneusement achevés, et nos jeunes pionniers, quoique animés d'ambitions différentes, se mirent en route le cœur léger et heureux. Ils ougèrent les bords du lac Michigan, jusqu'à la mission du Père Claude Allouez, ils traversèrent le lac Outinipigon et avaient pénétré jusque dans la rivière Ouïsson, sans avoir rencontré la moindre difficulté ; ils en naviguèrent les bords, lorsque tout à coup, venant de la droite, un courant impétueux, large d'un mille, les rencontra, les entraînant dans sa course rapide ; leurs pirogues furent promptement emportées sur ses flots. L'étonnement et l'admiration les saisirent : au panorama naturel qui se déroulait à leurs regards ravis, ils comprirent que l'objet de leurs recherches ambitieuses était atteint. C'était le Mississipi, le Père des Eaux, la Grande Rivière des Indiens, ils n'avaient plus qu'à glisser sur ses ondes jusqu'à l'endroit où la rivière Arkansas se jette dans le Mississipi, bien près de celui où, un siècle précédemment, De Soto, ce noble Espagnol, avait le premier porté ses pas. Quel contraste entre ces deux expéditions : De Soto, avec tout ce que donnent la fortune et le rang, laissa une œuvre inachevée ; le Père Marquette et Louis Joliet, possédant que la richesse des qualités, qu'une âme noble et forte, qu'un cœur fait pour l'épreuve, dotèrent leur patrie

d'une des plus belles régions de notre globe.

Nos braves explorateurs délégués s'ils possédaient plus loin leur voyage, ayant appris des peuplades établies à cet endroit, qu'ils n'étaient qu'à deux jours de la Grande Mer, et que les colons espagnols ne permettaient pas la navigation du Bas Mississipi. Convaincus alors que le Grand Voyage se dirigeait vers le sud et non vers l'ouest, ils trouvèrent leur entreprise menée à fin, et jugèrent qu'ils compromettaient le succès de leur découverte, en risquant de se jeter entre les mains des Espagnols, qui les retiendraient en captivité. Ils résolurent donc de retourner au Canada.

Le Père Marquette ne put continuer la route jusqu'à Québec ; ses travaux apostoliques et son long voyage avaient affaibli sa santé, épuisé ses forces physiques ; il s'arrêta à une des missions du lac Michigan, et là, à l'âge de trente-huit ans, il rendit sa sainte âme au Seigneur. Louis Joliet atteignit Québec et remit au gouverneur les détails du succès de son exploration ; la nouvelle en fut regnie avec une joie inexprimable. En reconnaissance de sa découverte, le gouverneur français lui offrit l'île d'Anticosti, où il s'établit avec sa famille ; il ne jouit pas longtemps de cet honneur, il mourut bientôt laissant un nom immortel !

Contrairement à Joliet qui n'avait accompli qu'un voyage de découverte, Robert Cavalier de La Salle rêvait d'explorer le Mississipi jusqu'à son embouchure, de faire triompher la France, de soumettre à son grand roi toute cette région de la vallée du Mississipi. Il voulait également rendre illustre son nom, en proclamant les merveilles d'un monde nouveau, en révélant les secrets de ses forêts et de ses plaines, de ses rapides et de ses catacates. Il avait formé ses plans pour cela, et les avait exposés au même gouverneur de Frontenac. Plans glorieux pour la mère-patrie, car il proposait non seulement d'explorer le Grand Fleuve jusqu'à son embouchure, mais encore d'établir dans cette vallée des postes pour le commerce des fourrures, de construire des forts qui tiendraient en échec les Anglais et les Espagnols.

Le perceptive Frontenac reconnut l'importance de ces vastes desseins pour la France. Il les favorisa et l'envoya à Paris, implorer la protection du grand ministre Colbert et du prince de Conti, passionné pour toutes les grandes choses. Par leur secours, il obtint du roi Louis XIV des lettres patentes, qui lui donnaient le pouvoir de faire toutes les découvertes qu'il croirait utiles à la poésie et à la gloire de la France. Avec cela, il lui conférait un titre de noblesse, une vaste étendue de terre et le monopole du commerce des peaux de bœufs.

Le gouverneur de Frontenac éprouva le plus grand contentement des nouvelles, qu'à son retour, La Salle lui communiqua du grand roi et de sa cour. A Paris, celui-ci avait rencontré Henri de Tonti, un officier italien qui n'avait qu'une main ; celle qui lui manquait était remplacée par une main de métal, dont il se servait avec adresse, faisant même de cette arme inattendue et masquée d'un gant, un terrible usage contre ceux qui le provoquaient.

Un sentiment de mutuelle sympathie les lia d'une réelle amitié, et Henri de Tonti s'étant embarqué avec La Salle pour la

Nouvelle France, devint dans la suite son plus fidèle et dévoué lieutenant. De concert, ils travaillèrent un an aux préparatifs que réclamait une expédition aussi considérable que celle qu'ils méditaient. Hommes, armes, munitions, provisions furent réunis, sur le lac Haron, au Fort Frontenac. Ce fort avait été préalablement érigé et nommé par La Salle. Un membre de l'ordre des Récollets, le Père Hennepin, qui devait aussi prendre une part importante à cette entreprise, s'y trouvait déjà établi, en compagnie d'un autre pionnier français nommé Lamothe. Ce sont eux qui construisirent le bâtiment, qui fut plus tard acheté par La Salle et nommé ainsi par lui "le Griffon".

L'expédition, une fois partie, avançait graduellement jusqu'à Niagara. Nouveaux Argonautes, ils s'en allaient aussi, sous la bannière éployée de la France, conquérir bien plus qu'une toison d'or. C'est à la grande nature qu'ils devaient livrer leurs combats, vaincre pour l'honneur de la France des difficultés sans nombre, obtenir pour elle la gloire de découvertes ambitionnées par plusieurs. Sur "le Griffon" devaient pour l'honneur de la France des difficultés sans nombre, obtenir pour elle la gloire de découvertes ambitionnées par plusieurs. Sur "le Griffon" devaient pour l'honneur de la France des difficultés sans nombre, obtenir pour elle la gloire de découvertes ambitionnées par plusieurs.

En arrivant à ce poste qu'il avait fondé l'année précédente, La Salle eut la douleur de le trouver abandonné ; en conséquence, il le nomma Crève-cœur, et il éprouva dès lors la conviction que les forts Frontenac, Niagara et Miami resteraient, par leurs excursions, détruire les peuplades soumises à la France, et comme à Crève-cœur, anéantir en quelques heures, de longs mois de travaux acharnés.

La perte du Griffon, la mutilerie et la désertion de la plupart de ses compagnons, l'épouvante de ses provisions obligeant La Salle à retourner au Canada pour s'approvisionner de nouveau. Il laissa à Tonti le commandement du Fort Crève-cœur et partit avec un guide indien. Ce voyage de retour fut des plus pénibles, et l'on peut dire que notre infatigable explorateur, quoique l'ayant accompli à pied, n'en demeura que plus résolu. Avant son départ, il avait envoyé le Père Hennepin et quelques autres explorer la rivière des Illinois jusqu'à son embouchure. Ils furent pris par les Sioux et tenus en captivité jusqu'à ce que, par une circonstance fortuite, un célèbre coureur de bois, nommé Da Luth, les rencontra près des chutes de Saint Antoine. Il demanda la liberté de ses compatriotes, promettant aux Indiens de leur porter des marchandises en échange. Le Père Hennepin s'échappa ainsi à la mort et partit avec Da Luth. (Suite et fin mardi prochain.)

CHEMINS DE FER.

SOUTHERN PACIFIC Chemin de fer et vapeur Texas, Californie, New York, Havane

SUMMER TOURIST TICKETS

NOW ON SALE TO ALL PRINCIPAL RESORTS TICKET OFFICE 211 ST. CHARLES ST.

LOUISVILLE & NASHVILLE

Table of train schedules for Louisville & Nashville, including destinations like Memphis, Birmingham, and New York.

SR RAILWAY

La Route de Chert sans changement entre le Sud-Est, l'Indonect et l'Est. Seulement 40 heures pour New York via le Great Washington Southern.

Table of train schedules for SR Railway, listing routes and departure times.

NEW ST-CHARLES HOTEL Moderne. A l'apogée du Bon. Première Classe. BAINS AU ST-CHARLES

reux comme un oq de basse-cour dans l'abondance de l'opulent hôtel du conseiller, courut à la fenêtre donnant sur la cour d'honneur et s'écria : —Tiens, monsieur Jérôme ! Et aussitôt : —Et l'autre monsieur Dominique, les deux Brucourt, quoi ! En effet, Dominique Brucourt passait le seuil de l'hôtel derrière le large dos de son frère aîné. Le valet de chambre les salua amicalement, en connaissance du maître, et de la fenêtre à la cour une conversation s'engagea après quelques poignées de main échangées par-dessus l'appui de fer artistiquement forgé. —Vous à Paris, une rareté ! —Comme vous voyez ! —C'est pour monsieur que vous venez ? —Bien entendu. —Il n'est pas encore sorti de sa chambre. A Paris on n'est pas si matinal qu'à la campagne. Hier, c'était jour d'Opéra. Hier, c'était jour d'Opéra. Monsieur n'en manque pas une et, vous comprenez, ensuite on fait un tour au cercle et on retourne les nuits sont courtes. Et s'apercevant qu'il laissait les visiteurs à la porte : —Entrez donc. Je suis sûr que monsieur vous a déjà entendus. Il sera ici dans cinq minutes. —On pourrait revenir. —Ne faites pas ça. Vous le contrarieriez, et qui est-ce qui attraperait un saif ?... Bibi...

Déjà quel temps, monsieur est d'une humeur noire... tout changé, comme mademoiselle du reste... Il a passé un mauvais vent sur la maison... Paulin remettait rapidement les choses en ordre. En un tour de main son ménage fut terminé. C'était un magnifique salon que ce cabinet et d'une dimension peu commune. Les anciens se bécotaient des maisons à leur taille. Aujourd'hui les appartements ont l'air de boîtes à jeux d'enfants. Le valet de chambre, après avoir prévenu son maître, était redescendu pour tenir compagnie aux deux ruraux qui, pour la circonstance s'étaient transformés en gentlemen parisiens. Il se connaissait de longue date. Paulin était au service du conseiller quelques années avant le mariage de Marguerite Beaulieu avec M. de Langay. A cette époque, Belfonds était sous le gouvernement de monsieur de Rohaire, tuteur de l'orpheline, et Paulin, qui y était allé souvent, en connaissait les moindres et leurs habitants. De tout temps Belfonds avait entretenu de cordiales relations avec l'Aubette et les Brucourt étaient des familiers des Beaulieu, de père en fils. Paulin se trouvait donc avec des amis. Sur la cheminée du cabinet un portrait de femme était encadré

dans le lambris. Des qu'on passait la porte, les chaires solides et lumineuses de cette femme, dans toute la splendeur de ses trente ans, tiraient l'œil des visiteurs. Les deux Brucourt, obéissant à cette suggestion, se tenaient en arrêt devant elle. —Madame ! fit simplement le valet de chambre. —Frappante ressemblance ! observa Jérôme Brucourt. —Avec mademoiselle ? demanda Paulin. —Oui. —Etonnante, vous avez raison. Monsieur m'a expliqué souvent que si madame vivait, on pourrait prendre la mère et la fille pour deux sœurs jumelles. Aussi comme il aime mademoiselle ! Jérôme Brucourt se mordit les lèvres. Cette affection du père pour l'enfant, il ne l'ignorait pas. Alors le jour où M. de Rohaire connaissait l'aventure du Val aux Biches, qu'arriverait-il ? Il demanda : —Elle ne parle pas de revenir du Midi ? —Pas encore. Paulin expliqua : —Monsieur dit que le séjour de sa nièce à Paris lui fait beaucoup de bien et à mademoiselle aussi... Elle avait vraiment besoin de changer d'air ! —Il paraît ! fit Jérôme Brucourt.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

LES Vantours de Paris GRAND ROMAN INEDIT PAR CHARLES MEROUVEL DEUXIEME PARTIE Le Roman d'une Honnête Fille. L'AME ABSENTE

sieste s'ouvrit, puis une autre. Un bras se montra d'abord, puis une tête, puis un buste de femme qui se pencha au dehors. Marinus reconnut le physionomie vieillie et ridée de Térésina. Celle-ci il l'avait rencontrée plus d'une fois dans les rues de Passy, mais jamais loin de sa maison, car elle n'en sortait que pour y rentrer quelque aussitôt. La pinpard du temps même, ce n'était que pour aller chez le docteur Florentin, sans doute en consultation. Térésina disparut, allant et venant dans la chambre, rangeant et donnant de l'air, ou préparant les vêtements de celle que Marinus devait supposer sa maîtresse. Allait-elle se montrer à son tour ? Marinus l'espérait. Cinq minutes plus tard une tête adorable lui apparut, les cheveux épars, d'admirables cheveux sombres répandus sur de belles épaules en ondes énormes. Il put contempler à son aise des traits d'une indicible pureté, des yeux superbes qui regardaient vaguement au dehors, des lèvres qui souriaient avec mélancolie. Cette tête était belle d'une idéale beauté, mais Marinus lui-même, tout ignorant qu'il fut de la vie, malgré sa perversité pré-

voce de gamin qui a redé des son jeune âge par les rues et les carrefours d'une grande cité, comprenait qu'il y manquait quelque chose. Quoi ? Il ne le savait pas. C'était Marietta. Vêtue d'un peignoir de laine légère, toute blanche, avec une cordelière serrée autour de la taille, elle ressemblait aux vierges de Rome qu'on mène à la supplice au temps de Néron ou de Caligula. Il y avait en elle une sorte d'extase mystique et indéfinissable. Les mains attachées aux barreaux de sa fenêtre, elle respirait avec une visible avidité l'air du jardin plein du parfum des fleurs dont les corbeilles qui entouraient sa maison étaient pleines. Quelle était cette femme ? Marinus se le demandait sans pouvoir résoudre sa question. Pourquoi la tenait-on ainsi enfermée ? Malade, démente ou séquestrée ? Très intrigué il se dit : —J'en parlerai au patron. Au moment où il se faisait cette promesse, le bruit d'une voiture rapidement menée et qui s'arrêtait à la grille de la villa le frappait. Presque aussitôt, elle s'ouvrit. Térésina était accourue au bruit de cette voiture qu'elle de-

vait connaître. Marinus redoubla d'attention. La dame au peignoir blanc était toujours à sa fenêtre, indifférente en apparence à cette arrivée qu'elle avait dit entendre aussi aisément que Marinus en Térésina. Elle contemplant toujours du ses yeux vagues l'espace étroit qui composait son domaine et dont jusque-là personne ne lui avait vu franchir les limites. Mais Marinus de son poste crut entendre, sans en saisir les paroles, une phrase mélodique qu'elle murmura à demi-voix, à peu près comme dans un rêve. Puis il redoubla l'attention. Un monsieur extrêmement bien mis, grand et très distingué, aux traits durs et impérieux déjà créés par les sévères d'une existence orageuse, gravissait le parterre de la villa, précédé de Térésina qui semblait pleine de respect et de prévenances pour lui. A demi courbée, elle ouvrit la porte du vestibule et s'élança pour le laisser passer. Quelques instants plus tard, il dut entrer dans la chambre et cependant la dame au peignoir ne se retourna même pas. Marinus vit distinctement le gentleman s'approcher d'elle, poser ses doigts nerveux sur les mains de la jeune femme, les détacher doucement des barreaux de fer, et l'emporter comme un enfant au fond de la chambre.